

## UN HIVER AU POIL

Jean était un homme âgé de soixante-huit hivers. Il avait pris sa retraite voilà bientôt dix ans mais il demeurait encore très fort et bien actif pour son âge. Chaque jour, il parcourait plusieurs kilomètres à pied ou en traîneau. Tout le monde le surnommait Janvier car il était froid, distant et très casanier. On disait de lui qu'il était un vieil homme bourru et ronchon. Les enfants, eux, l'appelaient Père-Noël car il avait les yeux d'un bleu glacial, les cheveux et la barbe plus blancs que neige. Sa peau claire et translucide laissait apparaître ses veines bleutées. Personne ne savait réellement pourquoi Janvier détestait le soleil mais certains prétendaient que s'il s'y exposait de trop, il pourrait fondre comme neige au soleil. Il habitait dans un petit chalet en bois non loin de Ségur-les-Villas, juste à côté d'une réserve naturelle de toute beauté. Il adorait la tranquillité et l'isolement que lui offrait le Cantal montagneux et peu peuplé.

L'hiver était sa période préférée de l'année, il lisait beaucoup devant la cheminée. Il voyageait à travers le monde et les époques grâce à ses divers ouvrages comme s'il était un scientifique qui avait inventé une machine à remonter le temps. Passionné par Jules Verne, il voyageait au centre de la Terre puis se retrouvait perché sur un ballon survolant les océans.

Il faisait du patin à glace sur le lac gelé durant sa jeunesse mais maintenant, il préférait glisser sur la neige avec son traîneau. Malgré son âge avancé, il avait toujours une âme d'enfant. Que ce soit au printemps, en été, en automne ou en hiver, il trouvait toujours de quoi s'occuper avec ses nombreux amis animaux.

Janvier possédait une demi-douzaine de ruches qu'il avait disposée dans la forêt près de buissons de houx qui offraient à ses abeilles un miel onctueux et raffiné. Il le vendait à prix cher aux touristes l'été ou en faisait du troc avec les riverains pour nourrir ses chiens. L'hiver, pour ne pas que ses abeilles se sentent seules, Janvier leur faisait des petits bonhommes de neige et des mini iglous. Même si elles ne pouvaient pas sortir, puisqu'il les avait bien protégées du froid, il voulait qu'elles se sentent aimées car il pensait qu'elles le lui rendraient en bon miel.

Les grands froids arrivèrent et Janvier s'attela à couvrir ses ruches. En sortant de sa maison, il fit comme à son habitude un coucou à son ami le hibou qui vivait à l'intérieur de l'arbre de son jardin. Ses huskys étaient tout impatients de faire une balade. Il les attacha à son traîneau sur pneus et partit couvrir ses abeilles. Il n'allait pas tarder à neiger, le ciel semblait annoncer les premiers flocons de la saison. D'un gris bleuté, il formait toutes sortes de nuages qui ressemblaient à des vagues en pleine montagne. Janvier était ravi, il allait bientôt pouvoir enlever les roues de son traîneau et glisser à toutes vitesses avec ses chiens. Eux aussi sentaient arriver la neige, ils étaient tous très excités.

En plein cœur de la forêt, au milieu d'une toute petite clairière, il avait posé ses ruches dans le seul endroit de la Réserve où se trouvaient des arbustes de houx pour fabriquer son bon miel, le seul de toute la région qui guérissait les maladies hivernales. C'était aussi un lieu de passage de nombreux animaux. Janvier adorait observer et suivre les traces des petites pattes sur le sol. Bientôt, elles seraient encore plus visibles avec la couverture enneigée. Il avait hâte de se retrouver seul en totale communion avec la Nature. Point de touristes perdus, point de riverains agaçants et encore moins de randonneurs casse-pieds et pollueurs.

La saison de l'hiver demeurait beaucoup trop courte à son goût. Avec le réchauffement climatique, l'automne se rallongeait chaque année laissant la porte ouverte à toutes sortes de trouble-faits et le printemps arrivait de plus en plus tôt. Fini les premiers flocons début octobre et les dernières neiges fin avril, place aux températures douces jusqu'à fin novembre et aux jonquilles de début mars. Bientôt, il n'y aurait plus du tout d'hiver.

Sur le chemin du retour, Janvier pensait encore aux randonneurs qui chaque année lui en faisait voir de toutes les couleurs de miel. Pourquoi ces randonneurs choisissaient-ils toujours de passer ici, à l'endroit précis où il avait installé ses abeilles ? Non seulement ils venaient perturber leur butinage mais en plus certains s'amusaient à les embêter. Il avait beau leur répéter à chaque fois de passer par un autre chemin, ils revenaient sans cesse. Janvier ne savait pas quoi faire pour les convaincre d'emprunter un autre sentier, il leur avait même installé plusieurs pancartes fléchées pour essayer de les attirer vers des points d'observations plus intéressants. Rien n'y faisait, ils venaient toujours désorienter ses pauvres abeilles.

À la lisière de la forêt, il aperçut furtivement un petit animal. D'une rapidité incroyable, il ne put distinguer de celui-ci qu'une queue touffue et bien arrondie à l'extrémité. Il crut d'abord à un raton-laveur mais la silhouette ne correspondait pas. Ce ne pouvait être qu'un chat forestier. Cela lui rappela l'époque où des lynx vivaient dans le Cantal, quelle belle époque.

Arrivé à la maison, il s'imaginait encore la jolie frimousse aux oreilles pointues et poilues de son nouveau visiteur. Peut-être resterait-il un peu dans le coin et pourrait-il le revoir ? C'est alors que Janvier eut une idée pour contrer ces maudits randonneurs. Il décida de trouver un éleveur de chat. Il irait à Aurillac voir son fils pour lui demander de lui trouver sur son Internet un éleveur félin. Il pensa à une race très particulière : le chat Norvégien. Celui-ci ressemblait fortement à un chat forestier mais était plus imposant par son allure, on aurait dit de certains des bébés lynx. Le seul éleveur le plus proche qu'ils trouvèrent était dans le département voisin du Lot.

À seulement quelques kilomètres du Cantal, il ne lui faudrait qu'une journée de voyage avec son fils pour ramener son futur colocataire. Bien évidemment, il n'était pas question que le village apprenne la nouvelle. Il fit promettre à son fils de garder le secret. Celui-ci ne lui posa aucune question, il était bien habitué à son caractère atypique et demeurait ravi que son père ait un peu de compagnie en dehors de ses chiens et ses abeilles. Il aurait au moins un ami à qui parler les longues journées d'hiver qui s'annonçaient devant la cheminée. Il ne lui fallut que quelques jours pour trouver et ramener son bonheur à presque mille euros.

Il neigeait à gros flocons depuis plus d'une semaine, sonnait le début de l'hiver. Le sol était recouvert d'un magnifique manteau blanc. Les quelques habitants du coin semblaient tous bien au chaud. Janvier voyait au loin la fumée de leur cheminée monter au ciel. Il commençait à s'habituer à la présence de son nouvel ami Flocon. De jours en jours, il peaufinait son plan. Il observait avec attention ce magnifique félin grandir et il imaginait déjà faire un moulage de ses pattes pour mettre en action son projet. Bientôt, il allait geler plus fort et les traces resteraient incrustées et visibles plusieurs jours. Il pourrait alors raconter dans tout le village qu'un lynx se baladait dans les parages.

Au fil des jours, il se promenait dans certains endroits stratégiques autour de la Réserve et y apposait quelques traces au sol. C'est ainsi qu'au mois suivant, tout le village ne parlait plus que de l'animal sauvage qui rodait. Le garde forestier avait découvert plusieurs pistes mais il n'avait pu les remonter et trouver la tanière de l'animal. Le cheval de Monsieur Roger s'était cabré en plein milieu d'une balade dans les bois après avoir entendu d'étranges feulements. Monsieur Roger avait failli tomber à la renverse, heureusement qu'il était un grand cavalier. Même les enfants du village qui jouaient toujours au même endroit, à la lisière du bois dans une cabane aménagée par leurs soins, avaient observé au sol de mystérieuses traces de pattes.

La rumeur avait pris de l'ampleur lorsque Mesdames Henriette et Lucette qui faisaient leur randonnée sportive hebdomadaire avec le Club du Troisième Âge étaient tombées nez à nez avec ce qu'il restait de la poule disparue de Janvier : quelques plumes et la tête arrachée.

Janvier qui habituellement demeurait très solitaire en cette saison, se rendait presque tous les jours au village pour prendre des nouvelles de l'enquête des riverains. Chacun en allait de son idée. On aurait dit

que tout le hameaux s'était converti en une ribambelle de Sherlock Holmes. Il n'avait jamais autant ri de toute sa vie. Il était sûr et certain que ses abeilles au printemps prochain auraient enfin la paix. Plus personne ne viendrait s'approcher de ses ruches s'ils pensaient tous que l'animal rodait dans les parages et avait installé sa tanière tout près de la petite clairière, là où il y avait le plus de traces de l'animal.

L'hiver défilait à toute allure et les rumeurs avaient fait plusieurs fois le tour du village. Un beau matin, Janvier retrouva une boule de poil toute noire sur son tapis devant sa cheminée. Le feu s'était éteint durant la nuit et Flocon avait profité au petit matin de la chaleur des murs tiédés. Il s'était frotté dans la petite cheminée étroite pour se réchauffer. Il était revenu sur le tapis couvert de suie lorsque la température avait commencé à se rafraichir.

Janvier fut d'abord surpris et se mit à rire. Il réalisa après coup qu'il allait devoir passer plusieurs heures à débarrasser Flocon et son tapis de toute la suie ce qui le réjouit beaucoup moins. Il eut soudain une idée renversante. Au lieu de nettoyer Flocon entièrement, il allait laisser quelques taches par ci par là et sortir son ami dehors. Cela tombait bien, d'ici une heure Mesdames Henriette et Lucette seraient de passage tout près de ses ruches pour leur randonnée sportive. Il n'aurait qu'à se cacher et laisser Flocon se promener dans les parages. Tous ces binocles ne verraient point la différence entre Flocon et un lynx !

Mesdames Henriette et Lucette furent les premières à apercevoir l'animal sauvage. En moins d'une journée, tout le village était au courant. Le Maire décida de fermer l'espace de randonnée dans cette zone. Janvier avait gagné ! Les pauvres Henriette et Lucette crurent apercevoir un lynx à tout bout de champs après leur randonnée et n'osaient plus sortir de chez elles.

Le printemps approchait à grand pas et Janvier se sentait soulagé et heureux. Ses abeilles allaient enfin pouvoir butiner en toute tranquillité. Il avait même offert à Mesdames Henriette et Lucette de quoi jacasser durant plusieurs années. L'été, il pourrait même s'installer un banc et se prélasser avec Flocon, plus personne ne viendrait les déranger. Les randonneurs et les touristes devraient passer par d'autres chemins.

Sa joie allait être de très courte durée. L'arrivée de tout un groupe de scientifiques à la recherche de l'animal allait perturber son plan. La neige commençait à fondre, les traces disparaissaient, Janvier pensait être tiré d'affaire mais c'était sans compter sur la visite improvisée du voyageur nouvellement arrivé au début hiver. Alors que Flocon était bien au chaud et tout propre depuis plusieurs jours, un animal sauvage venait d'être capturé. Les scientifiques avaient mis la main sur un lynx ! C'en était réellement fini de sa tranquillité. Non seulement les randonneurs reviendraient troubler la Réserve mais les touristes se feraient plus nombreux encore dans l'espoir d'apercevoir l'animal ! Il venait d'apprendre de plus que les scientifiques allaient revenir très souvent pour observer l'animal grâce à leur caméra et le dispositif GPS qu'ils avaient placés sur lui. Janvier n'aurait même plus la paix en hiver.

Alors qu'il pensait que rien ne pouvait être pire, en grommelant avec Flocon devant la cheminée, le Maire du village vint frapper un beau matin à sa porte. Patatra ! Il lui tendit un papier officiel l'obligeant à déplacer ses ruches afin de réaliser des travaux d'aménagement d'un poste d'observation surélevé pour les scientifiques et les touristes ! Ses abeilles étaient devenues Sans Houx Fixe

Timothy LOMBARD-KIRCH

## LA TRADITION, ÇA A DU BON !

— Papy, papy ! Je suis là !

Avant d'avoir le temps d'apercevoir sa petite tête blonde parmi la foule d'élèves agglutinée au portail de l'école, un boulet de canon de la force d'une ogive nucléaire me percute de plein fouet dans le bas ventre et me saute dans les bras. Gabriel. Mon petit fils. 8 ans. 8 ans de malice, d'espièglerie, de folie, de douceur. Et de caprices parfois.

— Alors, ça y est petit, t'es enfin en vacances ?

Son sourire, aussi large que celui qu'une candidate à Miss France lui barrant le visage parle pour lui. Il faut dire que depuis la fin des grandes vacances – environ trois mois quand même – il en parle tous les jours de ces congés de Noël, avec toutes les « bûches glacées au chocolat, qui dégoulinent entre les doigts » qu'il projette d'engloutir, « les bonhommes de neige aussi hauts que le pommier du voisin » qu'il fera, « les grasses matinées pas trop longues pour avoir le temps de jouer en vrai, pas sur la console » qu'il imagine faire et autres joyeusetés que son imagination prolifique lui murmure à l'oreille.

Il était temps que les vacances arrivent, je commençais moi aussi à me languir. Certainement pas pour les mêmes raisons, juste pour éviter le burn-out qui me guettait dû au trop plein d'enthousiasme du petit.

Aujourd'hui pour fêter comme il se doit le début de ce que Gabriel nomme sobrement « la plus belle période de ma vie », j'ai prévu de l'embarquer avec moi pour une surprise.

Il ne le sait pas encore. Je ne lui ai rien dit, rapport à son trop plein d'enthousiasme, mes nerfs ne l'auraient pas supporté.

— Gabriel, grimpe dans le 4 x 4, je t'emmène quelque part...

Mon 4 X 4, un véhicule aussi vieux et bien conservé que moi, en a vu défiler depuis le temps qu'il me conduit un peu partout sur nos petites routes de campagne. A part une minuscule et irréparable fuite sous le moteur, comme moi, il pète le feu.

Avant, c'était mes enfants que je promenais, le week-end surtout. La semaine, accaparé par le travail, j'étais présent par mon absence quotidienne. Puis, les petits sont devenus grands, les promenades en famille se sont espacées. La tache d'huile suite à la fuite sur le sol du garage s'est agrandie de mois en mois. D'années en années. Jusqu'à devenir une flaque, ma marée noire à moi. Cruelle et immonde.

Un beau jour, un rayon de soleil est venu sécher la tache. Peu à peu, elle s'est résorbée jusqu'à devenir insignifiante. Un petit bout d'homme à fait son apparition, mon petit-fils. Mon joint de culasse.

J'ai dû attendre ses six mois pour être autorisé à l'emmener avec moi dans le 4 X 4. Paraît que ce n'est pas assez confortable pour un nourrisson. Foutaise ! Les sièges en skaï sont parfaits, de toute façon avec son siège auto dernière génération, son précieux postérieur est bien protégé. Le bruit du moteur a aussi été mis en cause, j'ai chanté à tue-tête pour le couvrir. Avec les cris apeurés du petit on forme un bon binôme ! L'odeur du gasoil a aussi été pointé du doigt. Ni une ni deux, un sapin magique, senteur pêche a été accroché au rétroviseur. C'est la seule concession sur l'esthétique que j'ai accepté, à regret. Parfois je ferme les yeux en m'installant derrière le volant, c'est que mon 4 X 4 ressemblerait bien à un véhicule de gonzesse avec ce sapin magique qui se balance à chaque virage...

— Papy, c'est quoi ce pain au chocolat sur le siège, on rentre pas à la maison faire le goûter ? Je parie que t'as réussi à convaincre maman, tu m'emmènes au Pôle Nord voir la maison du Père Noël ? Mais du coup, on va être rentrés à quelle heure ? Parce que le vendredi c'est le jour où j'ai le droit de rester plus longtemps dans le bain et je peux prendre mes dinosaures en plastique avec moi. Papy...

— Tais-toi Gabriel ! Ma caboche va exploser avec toutes tes questions. Je t'emmène pour une mission

spéciale.

— Une mission comme James Bond ? Parce que ta voiture, tu sais, elle doit pas rouler aussi vite que la sienne et...

— Gabriel ! Fais-moi plaisir, mange ton pain au chocolat. Normalement, la bouche pleine, tu devrais te taire, non ?

On roule, pas aussi vite que James Bond mais assez vite quand même pour que mes sièges soient constellés de miettes de pain au chocolat. Ce n'est pas possible ce petit, il est pire que le petit poucet et laisse derrière lui à manger pour toute une colonie de manchots du cap.

La cime des grands chênes de la forêt apparaît enfin.

— Papy, on va dans les bois ?

— Oui mon petit en forêt. Nous avons reçu un ordre de mission de mamie. Elle a besoin de houx pour décorer la table de Noël, c'est la tradition. Et les traditions, faut les respecter.

— Whaouh, la classe ! Mais en vrai, le houx c'est quoi ? Le truc vert qui pique les doigts ?

— C'est ça Gabriel. Mais aujourd'hui, on doit être bons et trouver du houx avec des petites boules rouges. Tu connais mamie, la perfection ou rien. Et crois-moi, elle est capable de nous priver de dessert si elle n'a pas ce qu'elle a demandé !

— C'est bien vrai ! On y va, je vais bien regarder partout papy, j'te le promets. Au fait, t'aurais pas une épée dans ton coffre ?

— Une épée ? Euh non. Mais pour faire quoi Gabriel ?

— Bah, si on se fait attaquer par des méchants !

Si les méchants avaient envie de nous prendre par surprise, vu le raffut que fait Gabriel, c'est du pain béni pour eux, même un hélicoptère se posant à côté de nous, on ne l'entendrait pas. Et quel carnage aussi ! Pas un arbuste à sa portée ne résiste à ce qu'il nomme « ses coups de pied de la mort qui tue » qui remplacent l'épée que je n'ai pas pensé à prévoir. Je me garde bien de lui faire la moindre réflexion à ce sujet, il serait capable de me mettre au défi de faire comme lui. Si mon cerveau dit oui, clairement ma prothèse de la hanche me rappellera à son bon souvenir et penchera lourdement du côté du non.

Alors que j'avance entre les arbres en gardant à l'œil le petit tout en cherchant le houx convoité, c'est finalement Gabriel qui tombe dessus. Littéralement. En lançant son pied contre des fougères « des ennemis cruelles et sans pitié », il a perdu l'équilibre et s'est aplati au pied d'un magnifique buisson de houx. Mieux qu'un chien de chasse ce petit. Plus bruyant, mais efficace.

Majestueux. Les feuilles d'un vert étincelant encadrent de gracieuses boules d'un rouge profond, réchauffant l'atmosphère de cette froide journée d'hiver. Si terminator n'était pas à mes côtés à tout dézinguer, l'instant aurait pu être poétique. Aurait pu. Il est tellement déchainé que je m'attends d'une minute à l'autre à lui voir sortir de l'écume au coin de la bouche. Enragé, mon chien de chasse. Je l'observe. Ce petit, mon joint de culasse, je l'aime tellement. Bruyant ou pas, il a rapporté des couleurs à ma vie. Un arc en ciel.

Soudain, il s'arrête en plein geste en voyant que je le regarde. Il me sourit, de son sourire édenté. Ce ne sont pas ses dents manquantes que je vois à cet instant, mais son âme. Elle est belle, pure, entière. Mon petit joint de culasse.

Pendant que mes vieux doigts luttent avec les piquants du houx pour constituer un beau bouquet, le petit – qui ne peut rester en place bien longtemps – a filé à l'anglaise poursuivre sa découverte de la forêt. Si je ne l'ai plus en visuel, mes oreilles elles, le situent toujours. Un vacarme ambulante.

Je le retrouve perché sur un tronc d'arbre à terre, victime malgré lui de la dernière tempête qui s'est abattue sans pitié sur la région. Heureusement, sans faire de victime. Que des dégâts matériels. C'est déjà ça.

La bise, ce terrible vent du Nord, souffle sans crier gare. Les branches de l'arbre à terre s'agitent quand soudain mon regard est irrémédiablement attiré par un petit bouquet au milieu d'elles, d'une nuance de vert différente. Plus tendre. Plus douce. Comme plus romantique.

Une boule de gui...

L'émotion me submerge. Plus un bruit, ni une odeur, je ne perçois plus rien. Le petit, envolé, comme s'il n'avait jamais été là avec moi dans la forêt. Je suis transporté des décennies en arrière. Des frissons, remontent le long de ma colonne vertébrale. Une goutte de sueur prend la direction opposée et serpente dans mon dos. Sous mes nombreuses couches d'habits mon cœur tambourine dans ma poitrine. Il s'emballa, lancé comme un cheval au galop. Et c'est enfin au tour de mon ventre de se manifester. Mélange de crampes et de papillons.

\*\*\*

Mes dernières fêtes de fin d'année chez mes parents avant de prendre mon indépendance. La maison, basse de plafond, poêle à bois poussé à fond, les canapés déplacés contre les murs pour libérer le maximum d'espace dans la pièce principale faisant office de cuisine, salon, salle à manger. Une odeur de viande rôtie aguiche mes papilles. J'ai dix-huit ans. Ma sœur, de quatre ans mon aînée, a réussi à convaincre nos parents d'organiser un repas avec ses amis pour célébrer « comme il se doit » la fin d'année. Son fiancé l'accompagne. Elle a convié des amis, une dizaine pas plus. De toute façon, les parents n'auraient pas eu les moyens de financer un repas pour plus de convives. La question des chaises se serait aussi posée de toute façon.

Je traîne des pieds, les mondanités et moi ça fait deux. En plus, je ne connais quasiment aucun des invités. La soirée promet d'être longue. Je me fais la promesse de m'éclipser dès que possible.

Mon père m'a emmené cet après-midi derrière la maison, à la lisière de la forêt. Il connaissait un bosquet dans lequel il savait qu'il trouverait du gui. Je ne sais pas pourquoi il y tenait tant, paraît que c'est la tradition de suspendre une boule de gui pour se souhaiter du bonheur au passage de la nouvelle année. Moi, un travail bien payé, une mobylette pour m'y rendre, un peu d'argent de poche pour mon tabac à rouler et je serais l'homme le plus heureux. Pourquoi vouloir ou attendre plus ?

De retour dans ma chambre après la promenade champêtre, je finis de me changer. Une chemise propre pour marquer le coup, mais le fute que je porte depuis trois jours, je le garde, personne ne prendra idée de venir me renifler de toute façon.

Les invités commencent à arriver. Des talons claquent dans l'entrée tandis que des rires masculins résonnent. Ils ont tous l'air heureux d'être là. La soirée promet d'être longue.

Quand je rentre dans le salon, une chevelure rousse m'éblouie. Je ne vois que ça d'elle en premier. Contraint d'imaginer le reste. Un teint pâle, de porcelaine, des yeux verts en amande. Peut-être quelques taches de rousseur encadrant un nez fin. Un sourire aussi discret que sincère.

Elle se retourne.

J'étais loin de la réalité. Très loin. A des années lumières. Plus belle qu'un rêve. Un rêve éveillé. Soudain, elle pose ses yeux sur moi. Le silence se fait dans la pièce. Seul le crépitement des flammes dans le poêle parvient à nos oreilles. Un ange passe tandis qu'un coup de foudre me dévaste. Me reverse. Me piétine. Me terrasse.

C'est la femme de ma vie. Le sait-elle seulement ?

Fébrilement, j'attends les douze coups de minuit, partagé entre l'angoisse de me rapprocher d'elle et impatient de la respirer. Juste toucher sa peau et lui souhaitant mes meilleurs vœux, ça me suffira et comblera mon cœur enfiévré.

Quatre fois. Ou cinq. Peut-être six, à vrai dire à un moment j'ai arrêté de compter, j'ai vérifié si la grosse horloge franc-comtoise ne s'était pas arrêtée. Les minutes s'égrainent à une lenteur que je ne connaissais pas encore mais qui ne déplaît au plus haut point.

L'excitation monte d'un cran, j'ignorais que c'était techniquement possible. Les bouteilles vides aidant, les invités décomptent maintenant bruyamment les secondes avant la nouvelle année.

« Dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un ! »

Hurlement général, des « bonne année » fusent de toutes parts, vite rattrapés par des « bonne santé » de circonstance. Les bouches des couples se rejoignent. L'agitation a cédé la place à la tendresse amoureuse.

Elle est venue seule. Je suis seul. Nos regards se croisent à nouveau, nos yeux refusent de se quitter. Un feu m'habite, si je ne bouge pas il me consumera sur place, impitoyable. Finalement, le cerveau au ralenti, c'est mon cœur qui me pousse à faire un pas, puis deux dans sa direction.

À l'instant précis où je m'apprête à lui adresser la parole pour la première fois, ma sœur, qui a enfin lâché la bouche de son fiancé, hurle un strident :

— Le gui !

La rousse de mon cœur et moi levons les yeux en même temps. Nous sommes justes sous la boule de gui suspendu au plafond par mon père plutôt dans la journée. La tradition, toujours la tradition. Nous sommes tenus par elle de nous embrasser.

Embarrassé, elle fait, elle, le dernier pas nous séparant. Enfin face à face. Je ne sais plus si je visais les joues pour une bise, son épaule pour une tape amicale ou ses bras pour une étreinte charnelle mais mes lèvres, nos lèvres, sans échanger un mot se sont unies, sous la boule de gui, comme le veut la tradition. La tradition, ça a du bon...

Le plus beau, le plus long baiser de toute ma vie. Avec la rousse de ma vie.

Ce baiser, comme toutes les plus belles choses au monde, a malheureusement une fin, nos lèvres se sont disjointes. Telle une déchirure, plaie béante. Je n'avais toujours pas entendu le son de sa voix. Ni ne connaissait son prénom à la rousse de mon cœur.

Au milieu des bois, avec mon petit-fils adoré occupé à dévaster la forêt, repenser à ce jour-là en voyant le gui dans cet arbre à terre, m'émeut au plus haut point. Le souvenir de mes émotions est intact.

\*\*\*

Noël est passé, le petit a presque eut tous les cadeaux demandés sur la liste. Presque, elle faisait quand même deux pages et demi sa liste...

Réveillon du nouvel an, une dinde est en train de cuire tout doucement dans le four électrique. Les traditions demeurent même si la modernité est passée par là, fini la cuisson au feu de bois dans le poêle.

— Tu es certain d'avoir tout compris Gabriel ? Faudrait-pas que tout tombe à l'eau !

— C'est bon papy, tu m'as tout bien expliqué au moins dix fois...

— Oui, bah, si tu retiens tout ça aussi bien que tes tables de multiplications, une révision ne sera pas de trop...

Le décompte du nouvel an ne va pas tarder, mon petit saute de sa chaise comme une puce du dos d'un chat et se dirige vers sa mamie. Il lui prend la main et l'air de rien l'entraîne derrière lui. Il la stoppe à l'endroit prévu. Toujours efficace ce petit. Et soudain :

« Dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un ! »

— Mamie, le gui, au-dessus de ta tête. T'as pas le choix, faut que t'embrasses papy, et sur la bouche, c'est la tradition qui l'a dit !

Le gamin se tortille de joie, d'excitation. Un joint de culasse prêt à nous péter à la gueule.

Je m'approche doucement de ma rousse. La rousse de ma vie. Ma main se pose délicatement au creux de ses reins. Sa peau laiteuse m'émeut toujours autant. Nos lèvres se collent, aimantés, comme une évidence.

Depuis ce premier baiser sous la boule de gui dans le salon de mes parents, nous ne nous sommes plus quittés elle et moi. Inséparables.

Sans la première boule du gui, sans cette coutume du Moyen Age, sans mes parents respectueux des traditions, jamais la rousse du salon de mes parents serait devenue la rousse de ma vie. Jamais.

La tradition, ça a du bon...

Émilie JANNIN